

EXTRAIT DU MANUSCRIT
120 ANS DE PRIX GONCOURT

Par Catherine Valenti et Jean-Yves Le Naour

© Les Presses de la Cité – coédition Omnibus / Perrin

Introduction

« Ceci est mon testament. Moi, Edmond Huot de Goncourt (...) dispose de ce que je possède ainsi qu'il suit : je nomme pour exécuteur testamentaire mon ami Alphonse Daudet, à la charge pour lui de constituer, dans l'année de mon décès, à perpétuité, une société littéraire dont la fondation a été, tout le temps de ma vie d'homme de lettres, la pensée de mon frère et la mienne et qui a pour objet la création ci-dessous :

1° – D'un prix annuel de 5000 francs destiné à un ouvrage littéraire.

2° – D'une rente annuelle de 6000 francs au profit des membres de la société. »

Ces quelques lignes issues du testament d'Edmond de Goncourt, dont la version définitive a été déposée le 7 mai 1892 chez un notaire parisien, constituent l'acte de naissance du plus prestigieux des prix littéraires français. L'idée est en réalité bien antérieure : dès 1862, les écrivains-rentiers Edmond et Jules de Goncourt participent aux « dîners Magny » qui réunissent deux fois par mois tout ce que Paris compte alors d'écrivains, d'artistes, de journalistes et de scientifiques. C'est à l'occasion d'un de ces repas que les deux frères auraient eu l'idée de créer une Académie portant leur nom et poursuivant un double objectif : d'une part, faire passer leur patronyme à la postérité – ce que leur œuvre littéraire ne suffisait pas à leur garantir ; d'autre part, édifier une « contre-Académie française » afin de mettre en valeur le genre romanesque qui était alors méprisé par les Immortels du quai Conti. Les frères Goncourt se posent en effet comme les défenseurs du roman, et notamment du roman naturaliste : *Germinie Lacerteux*, qu'ils rédigent à quatre mains en 1865, se veut un véritable manifeste en faveur du naturalisme. Après le décès prématuré de son cadet Jules en 1870 – emporté à 39 ans par les conséquences d'une syphilis contractée une vingtaine d'années auparavant –, Edmond n'aura de cesse de faire vivre le projet, qui devient désormais une façon de rendre hommage à ce cadet tant aimé.

Plus de sept ans vont cependant s'écouler entre la mort de l'aîné des Goncourt, le 16 juillet 1896, et la première réunion de l'Académie éponyme le 21 décembre 1903. Edmond de

Goncourt avait affirmé dans son testament qu'il laissait « les parents qui me sont affectionnés et chers dans un état de fortune tel qu'ils n'ont pas besoin de mon bien après ma mort » ; or la famille de l'aîné des Goncourt – cousins et filleule – ne partage apparemment pas ce point de vue, puisqu'elle attaque les dispositions testamentaires en justice. De jugements en appel, la procédure va durer plus de trois années, pendant lesquelles commence à se constituer la société littéraire voulue par les auteurs de *Germinie Lacerteux*.

Edmond de Goncourt avait désigné par avance huit des dix membres de la future Académie : Alphonse Daudet, Joris-Karl Huysmans, Octave Mirbeau, les deux frères Rosny (l'aîné et le jeune), Léon Hennique, Paul Margueritte et Gustave Geffroy, qui tous faisaient partie du cercle des Goncourt. Le 1^{er} mars 1900, la future Académie, défendue par l'avocat et homme politique Raymond Poincaré, gagne définitivement le procès qui l'opposait à la famille d'Edmond de Goncourt ; un mois plus tard, le 7 avril, Léon Hennique réunit à son domicile les membres désignés dans le testament. Entre-temps, l'exécuteur testamentaire et proche ami Alphonse Daudet a disparu – il est décédé en décembre 1897. Les sept auteurs présents chez Hennique cooptent trois autres membres, afin d'atteindre le chiffre de dix souhaité par Edmond de Goncourt. Sont ainsi recrutés Léon Daudet – fils d'Alphonse, il avait de toute façon été désigné pour succéder à son père le cas échéant –, Elémir Bourges et Lucien Descaves ; Huysmans étant le plus âgé, c'est à lui qu'échoit la présidence.

Mais c'est seulement le 19 janvier 1903 que la « Société littéraire des Goncourt » est officiellement constituée en association de type loi de 1901 : il a fallu près de trois années en effet pour vendre le patrimoine légué par Edmond de Goncourt et rassembler les fonds nécessaires au fonctionnement de la nouvelle Académie. Quelques semaines plus tard, la Société est reconnue d'utilité publique par le président de la République, ce qui lui permet notamment de recevoir des dons et des legs. Dès juillet 1897, avant même leur victoire en justice, les exécuteurs testamentaires d'Edmond ont ébauché les statuts et le règlement intérieur de la future Académie, qui ne connaîtront que quelques remaniements ponctuels au cours des décennies suivantes, de façon à rester le plus fidèles possibles à l'esprit du testament d'Edmond de Goncourt.

L'article premier des statuts stipule que l'Académie Goncourt « a pour but d'encourager les lettres, d'assurer la vie matérielle à un certain nombre de littérateurs et de rendre plus étroites leurs relations de confraternité », tandis que l'article 2 précise la principale activité des académiciens : « l'attribution d'un prix annuel dit "Prix Goncourt" au meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année ». Le renouvellement des membres décédés ou démissionnaires se fera par cooptation (article 3). D'après l'article 4, un membre peut

exceptionnellement être radié « pour motifs graves », à condition qu'une majorité de huit membres se soit prononcée en faveur de l'exclusion ; les statuts ont tenté de désamorcer à l'avance les dissensions éventuelles en précisant que « les motifs de radiation ne pourront pas résulter de simples dissidences doctrinales ou littéraires, politiques ou religieuses », mais « devront être tirés d'actes commis par le sociétaire et portant atteinte à son honneur ou aux intérêts de la Société ». Quant à l'article 15 du règlement intérieur, il rappelle pour sa part une disposition testamentaire d'Edmond de Goncourt, qui ne sera pas toujours respectée par la suite : « Selon les termes du testament, ce Prix sera donné à la jeunesse, à l'originalité du talent, aux tentatives nouvelles et hardies de la pensée et de la forme », tandis que « le roman, dans des conditions d'égalité, aura toujours la préférence sur les autres genres ».

Statuts et règlement intérieur ne connaîtront que deux révisions importantes en plus de cent-vingt ans d'existence de l'Académie Goncourt. La première, en 1975, concerne d'une part la double voix du président de l'Académie qui, facultative jusque-là, devient désormais automatique, comme le précise l'article 15 remanié du règlement intérieur : « Le Prix est décerné à la majorité absolue des suffrages exprimés. En cas de partage à égalité des voix sur deux candidats, la voix du Président comptera automatiquement double. » ; d'autre part, les membres de la Société littéraire peuvent dorénavant demander à devenir membre honoraire à partir de 70 ans – voire avant pour des raisons de santé : il s'agit là d'une forme de retraite. En 2008, une autre modification est introduite : tous les membres élus après le 5 février 2008 accéderont d'office à l'honorariat à l'âge de quatre-vingts ans, qu'ils en aient exprimé ou non le désir.

En 1903, tout est prêt en tout cas pour l'attribution du premier prix Goncourt. Pourtant, c'est presque en catimini que le premier lauréat est désigné, le 21 décembre à 22 heures, à l'issue d'un dîner au restaurant Champeaux, place de la Bourse : en l'absence de Rosny le jeune, qui a confié son vote à Huysmans, les neuf membres du jury désignent *Force ennemie* de John-Antoine Nau, qui passera à la postérité moins pour ses qualités littéraires que pour son statut de premier prix Goncourt. Malgré ces débuts plus que modestes, une tradition est lancée, qui ne s'arrêtera plus et ne fera au contraire que monter en puissance. Emile Faguet, membre de l'Académie française, était mal inspiré en 1903 de se moquer de l'« académiette » Goncourt, persuadé, comme ses trente-neuf collègues du quai Conti, que le roman n'était pas une chose sérieuse. Pourtant, en 1914, les académiciens français finiront par créer leur propre « Grand Prix du Roman », qui n'atteindra jamais le prestige et la renommée du prix Goncourt.

La Première Guerre mondiale, qui aurait pu sonner le glas d'un prix qui n'avait guère distingué jusque-là aucun auteur important – à l'exception peut-être de Louis Pergaud,

couronné en 1910 pour son roman *De Goupil à Margot* –, permet au contraire au Goncourt de s'ancrer définitivement dans le paysage littéraire français, d'autant plus qu'à partir de 1914, l'Académie Goncourt s'installe à demeure dans les locaux du restaurant chez Drouant situé place Gaillon dans le deuxième arrondissement de Paris. Si le prix n'est pas attribué en 1914, année de l'entrée en guerre – mais le Goncourt 1914 sera décerné a posteriori à Adrien Bertrand pour *L'Appel du sol* –, le premier conflit mondial inaugure pour l'Académie Goncourt l'ère des polémiques, qui contribue paradoxalement à placer le Prix Goncourt au centre de la vie littéraire. Les controverses concernent les romans couronnés par les Dix, soit que ces derniers ne distinguent pas l'ouvrage attendu par les pronostiqueurs – en 1919, ils élisent ainsi *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* de Marcel Proust contre les *Croix de Bois* de Dorgelès, favori de la critique –, soit qu'on les accuse de passer à côté des grands auteurs de leur époque : ainsi en 1932, quand ils préféreront *Les loups* de Guy Mazeline – obscur auteur destiné à le rester – au *Voyage au bout de la nuit* de Céline, autrement plus novateur.

Tous les ans pourtant, la remise du prix Goncourt est l'un des principaux temps forts de l'année littéraire : à croire que la presse et le public adorent détester le Goncourt, car personne ne veut manquer l'annonce du lauréat. Depuis l'installation chez Drouant au tout début du premier conflit mondial, un rendez-vous annuel s'est instauré avec la presse écrite, puis avec l'ensemble des médias audiovisuels. En décembre 1941, la télévision diffuse pour la première fois un reportage consacré à l'attribution du prix Goncourt ; à partir du début des années 1950, le prix est annoncé en direct au journal télévisé de la mi-journée, permettant à l'ensemble des Français de communier dans le culte du célèbre prix. D'une année sur l'autre, les images de ces reportages sont parfaitement superposables : les jurés arrivent au compte-goutte et saluent le public avant de pénétrer dans l'enceinte du restaurant ; les journalistes et la foule des curieux s'agglutinent sur la chaussée ainsi qu'à l'intérieur de l'établissement où sont servis champagne et petits-fours, qui permettent de patienter jusqu'à l'heure fatidique de la proclamation – en général juste après 13 heures, de manière à être raccord avec le JT. Au fil des ans, seuls changent les lauréats, plus rarement les membres du jury ; en 1967, la couleur remplace le noir et blanc.

Si les actualités télévisées montrent les jurés Goncourt en train de deviser aimablement autour d'un bon repas dans le salon ovale de leur restaurant préféré, leurs relations en réalité n'ont pas toujours été au beau fixe : en cent vingt années d'existence, la Société littéraire fondée par Edmond de Goncourt, comme toute institution constituée de la somme de différentes individualités, a connu son lot de querelles et de crises internes. La plus grave est sans doute celle qui a agité l'Académie pendant la Seconde Guerre mondiale, opposant notamment René Benjamin et Sacha Guitry, plutôt favorables au régime du maréchal Pétain, au reste des

académiciens, qui se tiennent prudemment sur leur quant-à-soi ; Guitry finira par démissionner de l'Académie Goncourt en 1948 après la mort de Benjamin. D'autres dissensions semblent plus anecdotiques mais n'en sont pas moins révélatrices des rapports de force au sein des Dix. Le 2 mars 1971, Philippe Hériat, Armand Salacrou et Raymond Queneau, trois jurés liés à la maison d'édition Gallimard, quittent avec pertes et fracas la réunion au cours de laquelle devait être désigné le successeur de Jean Giono, décédé en octobre 1970 : Félicien Marceau, lui aussi auteur Gallimard, vient en effet d'être écarté au profit de Bernard Clavel, auteur Robert Laffont. Orchestrée par le président de l'Académie Roland Dorgelès – dont l'essentiel de l'œuvre est publié chez Albin Michel –, la manœuvre est clairement destinée à affaiblir l'influence de la maison de la rue Sébastien-Bottin au sein des Dix.

L'attribution du prix Goncourt ne serait-elle donc guidée que par des logiques éditoriales, au détriment des arguments purement littéraires ? A partir des années 1960 se fait jour en tout cas une accusation récurrente contre les membres de l'Académie Goncourt – mais aussi contre celles des autres jurys prestigieux, Femina, Renaudot ou Interallié : les jurés ne voteraient pas en fonction de la qualité intrinsèque des romans, mais selon l'état des rapports de force entre éditeurs tels qu'ils existeraient au sein du jury ; trois éditeurs seraient particulièrement favorisés, Gallimard, Grasset et le Seuil. Apparu dans les années 1960, le mot-valise « Galligrasseuil », dont la paternité est discutée – on l'attribue selon les sources au journaliste Bernard Frank ou à l'éditeur Pierre Belfond – désigne le monstre tricéphale qui trusterait chaque année les grands prix littéraires d'automne. Il est vrai qu'entre 1960 et 1989, la troïka « Galligrasseuil » s'est vu attribuer vingt-trois Goncourt sur vingt-neuf, sans compter vingt-cinq Renaudot, vingt-cinq Interallié et vingt-sept Femina. Régulièrement sommés de s'expliquer sur cette prépondérance des trois mêmes éditeurs – et de Gallimard en particulier – les académiciens Goncourt, quelle que soit la maison d'édition à laquelle ils sont attachés, font tous peu ou prou la même réponse : les trois éditeurs les plus fréquemment couronnés sont aussi ceux qui publient le plus d'ouvrages ; il est donc logique que les romans qu'ils publient soient davantage primés. De plus, ce sont des maisons de qualité, dont l'excellence éditoriale permet de se repérer dans une production romanesque de plus en plus pléthorique.

Au fil du temps, l'Académie Goncourt a dû en effet s'adapter aux mutations de la vie littéraire française, et notamment à la forte inflation du nombre de romans édités chaque année. Depuis les années 1950, leur nombre est en augmentation quasi constante, et le marché du livre est devenu un secteur-clé de l'économie française. Aussi devient-il de plus en plus difficile pour les membres des jurys littéraires en général, et ceux du Prix Goncourt en particulier, d'appréhender l'ensemble des parutions, d'où la nécessité de faire un choix. Cette sélection a

en réalité toujours existé ; mais jusqu'au début des années 1970, les « goncourables » n'étaient connus que de manière officieuse, par les indiscretions des journalistes littéraires. L'arrivée à la présidence de l'Académie Goncourt d'Hervé Bazin, en 1973, va contribuer à changer la donne : soucieux d'instaurer davantage de transparence dans le fonctionnement de l'institution qu'il préside, Bazin inaugure en 1974 la pratique de la sélection préalable : seront désormais rendues publiques trois listes successives, la première au début du mois de septembre, la deuxième vers la mi-octobre et la dernière début novembre, quelques jours avant l'attribution du prix. A partir de 1975, le terme de « rentrée littéraire » commence à s'imposer dans la presse pour désigner les romans qui paraissent entre la fin du mois d'août et le début du mois d'octobre, et qui constituent le vivier dans lequel seront choisis les grands prix littéraires d'automne. L'émission « Apostrophes », animée par Bernard Pivot à partir de janvier 1975, contribue à sacraliser la « rentrée littéraire » tout en dopant les ventes de livres. Car la télévision ne s'est pas contentée de diffuser chaque année en direct la cérémonie de remise du prix Goncourt : elle a su également promouvoir le livre et la lecture à travers quelques programmes emblématiques.

Depuis une vingtaine d'années, les critiques à l'égard du prix Goncourt sont devenues un peu moins virulentes. Certes, il y a toujours des choses à lui reprocher : l'inamovibilité du jury – même si c'est un peu moins vrai depuis 2008 et l'instauration d'une « date de péremption » pour les académiciens –, ou encore la faible présence des femmes, que ce soit au sein du jury – qui compte actuellement trois femmes pour sept hommes – ou parmi les lauréats – depuis la création du prix Goncourt en 1903, seules treize femmes l'ont reçu. Mais la domination des trois grands éditeurs « historiques » tend à reculer, et il n'est pas rare désormais que de « petits » éditeurs parviennent à décrocher le graal – même si la concentration de plus en plus forte dans le monde de l'édition tend à nuancer ce constat. Par ailleurs, les Goncourt ont su se diversifier par des initiatives originales, comme le Goncourt de la Nouvelle, le Goncourt des lycéens, celui du premier roman et, tout récemment, celui des détenus. L'Académie Goncourt veut ainsi donner une image plus dynamique que sa sœur aînée du quai Conti.

A travers les cent-vingt notices présentées ici s'esquisse une histoire plus que séculaire de la vie littéraire française, au sein de laquelle le Goncourt occupe toujours aujourd'hui une place prépondérante. Ni les crises ni les polémiques en effet n'ont jamais réellement menacé la suprématie du prix créé par Edmond de Goncourt, que tous les écrivains rêvent de décrocher sans toujours oser se l'avouer, espérant secrètement pouvoir inscrire leur nom au Panthéon des lettres françaises. Comme l'écrit la sociologue Nathalie Heinich dans son ouvrage *L'Épreuve*

de la grandeur, « tout prix Goncourt sait qu'il est à la fois moins talentueux que le croient naïvement les profanes, et plus enviable que ne le reconnaissent ses pairs ».

1903

John-Antoine Nau

Force ennemie

C'est un livre curieux, de l'avis même de tous les critiques, qui ouvre l'histoire des prix Goncourt. Avec son récit fantastique d'extra-terrestre ayant pris possession du corps d'un humain, le lecteur du XXI^e siècle, baignant dans la culture cinématographique américaine songera aux terrifiants *Body snatchers*, au grotesque *Venom* ainsi qu'à tout autre alien vivant en symbiote avec le corps d'un malheureux terrien. A l'époque où le fantastique au cinéma se limite au *Voyage dans la lune* réalisé par Méliès en 1902, on écrit plus volontiers que l'auteur s'est inspiré d'Edgar Poe, du *Horla* de Maupassant ou encore d'H.G. Wells. On ne sait d'ailleurs si le narrateur rêve ou est éveillé. Et plutôt que de rêve, il convient de parler de cauchemar. Si le prix est salué presque unanimement pour son audace et ses qualités d'imagination, on ne peut pas vraiment dire qu'il nous laisse aujourd'hui une forte impression. Le premier cru du Goncourt a mal vieilli.

Et pourtant, il était attendu de pied ferme. On allait voir ce qu'on allait voir. Depuis si longtemps que l'on parlait de cette Académie Goncourt chargée de décerner un prix à un auteur prometteur, le monde des Lettres était sur le qui-vive et le public empli d'impatience. Le jury lui-même ruait dans les brancards. « Nous étions tout feu tout flamme, écrira Lucien Descaves dans la préface à la réédition parue à la mort de Jean-Antoine Nau de *Force ennemie* chez Flammarion, en 1918. A nous le zèle des néophytes ! Nous avons une mission à remplir, laquelle était de démontrer l'utilité de la fondation Goncourt en tant que dispensatrice d'un Prix destiné à signaler et à soutenir des débuts littéraires pleins de promesses. » Dans un repas préparatoire, les Dix avaient examiné une liste de trente candidats avant de n'en retenir que quelques-uns pour le dîner du 21 décembre au restaurant Champeaux, place de la Bourse, où serait désigné le grand vainqueur. Car l'académie Goncourt ne délibère qu'en mangeant, ce qui, on en conviendra, est une excellente façon de procéder. A l'époque, ce n'était donc pas chez

Drouant et on ne déjeunait pas mais l'on soupait ! Les journalistes avides de scoops mais tenus à l'écart en sont donc réduits à publier le menu en guise d'information. Ce soir-là, les Dix – ou plutôt les Neuf car le plus jeune des frères Rosny est à Naples – se mettent à table à 20 heures autour d'une bisque d'écrevisses suivi d'une barbue à la sauce hollandaise, avant que la viande ne débarque sous la forme d'un cuissot de chevreuil à la purée de marrons et d'une dinde de Houdan au cresson, accompagnée naturellement d'un bon foie gras de derrière les fagots. Le reste coule tout seul : salade, petits pois à la bonne femme, parfait au café, avec quelques gaufrettes pour éponger, et une corbeille de fruits pour les fibres, qui comme on le sait, sont excellentes pour la digestion. Le tout arrosé de chablis, bordeaux, chinon et moult liqueurs. Après de telles agapes, la délibération est remarquablement courte. Cinq minutes à peine selon le *Gil Blas*, « un petit quart d'heure » avance *Le Gaulois*. Il n'a pas fallu plus de deux tours pour désigner le lauréat. John-Antoine Nau a d'abord reçu cinq voix contre trois à Camille Mauclair, une à Henri Barbusse et une autre à Jean Vignaud. Ce dernier était le candidat préféré de Justin Rosny, qui a envoyé son vote à Huysmans par lettre cachetée. Au deuxième tour, Nau l'a emporté facilement avec six voix. Bref, cela n'a pas fait un pli.

John-Antoine Nau ? Dans le monde des Lettres, personne ou presque n'a jamais entendu parler de lui. Au moins on ne pourra pas dire que le jury a récompensé un des siens à l'issue d'une intrigue éditoriale ou amicale. Ce Normand né à San Francisco s'appelle en réalité Antoine Torquet, une sorte de poète globe-trotter au caractère misanthrope ou excessivement timide. Avant de s'installer aux Etats-Unis, il a vécu à Haïti et en Martinique, au Havre, aux Baléares, à Ténériffe, et il se trouve à Saint-Tropez, un pittoresque village de pêcheurs remarqué par Maupassant et Signac, quand l'Académie Goncourt couronne son étrange *Force ennemie*. Les 5000 francs qui accompagnent la distinction sont les bienvenus, car ce genre d'ermite ne roule pas sur l'or. Il a débuté comme marin et exercé autrefois la profession de maraîcher en Andalousie. Pas vraiment un profil de rentier. En dehors de Félix Fénéon qui officie à la *Revue blanche* et qui a retenu quelques nouvelles envoyées de loin en loin par cet auteur fantomatique – *Corvée d'eau* et *Les trois amours de Beniquo Reyer* –, il est à peu près inconnu. Le seul ouvrage qu'il a publié auparavant est un recueil de poésie, *Au seuil de l'Espoir* (1897) qui n'a pas vraiment remporté le succès. Le poète et critique Gustave Kahn est aimable quand il affirme qu'il n'y a rien de médiocre dans ses vers, seulement « du mauvais et de l'excellent ». *Les Annales politiques et littéraires* sont plus vachardes, estimant qu'« il n'y a pas là de quoi s'extasier » et qu'il est heureux que John-Antoine Nau ait quitté la poésie pour la prose, sans quoi « au lieu d'être distingué par l'Académie Goncourt, il l'eût été par l'Académie française ».

Comment cet individu, vivant en sauvage loin de la capitale, a-t-il réussi à intégrer la liste des prétendants au prix Goncourt ? Félix Fénéon a sa part dans l'affaire. Il aurait convaincu le juré Gustave Geffroy, qui à son tour a convaincu Lucien Descaves. Ce dernier raconte comment les choses se sont passées :

« Gustave Geffroy m'avait dit, un jour :

- As-tu reçu un livre remarquable intitulé : *Force Ennemie* ?

- Non.

- L'auteur s'appelle John-Antoine Nau. Le connais-tu ?

- Pas davantage. Il me semble pourtant avoir vu ce nom-là aux sommaires de la *Revue Blanche*.

- Informe-toi. Lis ce roman et fais-le lire à nos camarades, afin qu'ils votent en connaissance de cause, si cette candidature au Prix Goncourt est retenue. »

Descaves lut et fut emballé au point de faire campagne pour ce drôle d'auteur. Il demanda notamment aux éditions de la Plume d'envoyer le livre à tous les membres de l'Académie. L'éditeur n'y avait pas pensé lui-même ! C'est Descaves, encore lui, qui porta un exemplaire à Huysmans et le persuada de le lire attentivement. Mais quant à rencontrer John-Antoine Nau, ce fut une autre paire de manches. Il vint finalement à Paris, mal à l'aise, timide jusqu'à la confusion, refusa toutes les demandes d'invitation à déjeuner ou à dîner, mais fut contraint d'accepter de rendre une visite de courtoisie à Huysmans. Finalement, l'inconnu de Saint-Tropez se fit une petite notoriété qui n'influa que peu sur les ventes de *Force ennemie*. Dans *Gil Blas*, le 14 septembre 1903, trois mois avant la réunion de l'Académie chez Champeaux, le critique littéraire Léon Blum – eh oui, le futur dirigeant socialiste n'était pas encore engagé en politique – avait remarqué *Force ennemie* et l'avait retenu parmi une sélection de quatre potentiels vainqueurs. « Si j'étais juge, écrivait-il, voici quatre romans que j'aurais retenus. » Celui de John-Antoine Nau n'était pas son préféré mais il lui reconnaissait « un agrément d'art », « sans pesanteur » et « sans ennui » et il prophétisait à son auteur « de belles espérances ».

L'ouvrage est cependant des plus déroutants, dans la forme comme dans le fond. Il s'agit en effet de l'histoire d'un interné, dont on ignore s'il est sain d'esprit ou complètement timbré. Car l'homme serait possédé par un être facétieux et pervers nommé Kmohoun provenant directement de la planète Toukra. Cette planète rouge, montagneuse aux vallées grouillantes, est surpeuplée de Toukréens peu sympathiques au physique répugnant et à la moralité douteuse. De plus, ils se mangent entre eux. Un esprit audacieux s'est donc échappé de l'affreuse Toukra pour vivre heureux sur la terre en prenant le contrôle d'un corps humain. On assiste ainsi à la lutte entre deux volontés, mais l'une est plus forte que l'autre. Quand l'alien sommeille, l'humain reprend le dessus et peut écrire ou témoigner de l'horreur de sa possession, et quand

Kmohoun se réveille, il rend son hôte capable des pires turpitudes, violences, paroles ridicules, pitreries et gestes déplacés, y compris envers la belle dont le pauvre interné est tombé amoureux à l'asile. Cette histoire tirée par les cheveux se poursuit par une évasion, une déception amoureuse, le départ du parasite Kmohoun et le retour du pauvre homme à l'asile, privé de sa volonté de vivre. Le mérite de l'histoire tient surtout à l'incertitude dans laquelle est plongé le lecteur : est-ce un rêve foutraque ou un conte fantastique ? Peut-être était-ce original et novateur en 1903, cela nous paraît niais et longuet aujourd'hui.

Dans la forme, également, John-Antoine Nau veut faire du neuf. Il manipule la langue, fait sentir les accents, martyrise le vocabulaire et la diction en y intégrant des « cuirs », ces liaisons fautives. Son style change d'un personnage à l'autre et l'on sent à certains instants poindre la future patte de Céline à coups de phrases courtes et ciselées qui se répètent et s'enchaînent. En cela, il est précurseur. Pas certain que ce soit pour le meilleur car le confort de la lecture y perd plus qu'il n'y gagne. La critique reçoit très favorablement l'ouvrage. « Un prix bien donné », affirme Gustave Kahn qui qualifie le roman de « singulier, chaotique, fort, émouvant, inquiétant ». L'écrivaine Camille Pert le trouve pour sa part « d'une intense originalité ». On sent cependant dans les articles de la grande presse des critiques vite rédigées par des journalistes qui n'ont pas eu le temps de lire l'ouvrage. Ils se contentent donc d'une phrase du genre « une œuvre étrange mais forte » et tout le monde recopie son voisin pour dire à peu près la même chose avec à peu près les mêmes mots. En tout cas, personne ne trouve rien à redire sur le choix d'un inconnu. Edmond de Goncourt voulait aider à lancer un auteur ignoré ? C'est le cas ! La presse raconte même qu'une fois le prix décerné, le 21 décembre, les académiciens furent bien en peine pour avertir l'ours tropézien de sa bonne fortune. Cette petite histoire est fautive mais elle campe toutefois le personnage.

Et pourtant, John-Antoine Nau, sorti de son obscurité, ne profitera pas de la lumière. Il ne sut pas faire fructifier son nouveau capital de notoriété, il écrivit encore d'autres ouvrages, d'autres poésies, sans se soucier de plaire ou de vendre. *Force ennemie*, d'ailleurs, ne fut pas vraiment un succès, en dépit de l'éclairage porté sur lui. Il faut croire que le prix Goncourt n'était pas encore prescripteur. Son auteur trop lisse ? Les académiciens trop unanimes ? Les critiques trop consensuelles ? Toujours est-il qu'il ne s'imposa pas et disparut aussi vite du monde des Lettres qu'il y était entré. Pour toujours, cependant, il restera attaché au prix Goncourt comme son premier lauréat. Après tout, ce n'est déjà pas si mal. Joris-Karl Huysmans, lui, confessait aux journalistes être bienheureux que ce prix soit enfin décerné : « Je vous avoue que j'ai trop lu de romans ces jours-ci, c'est à vous dégoûter d'en lire et d'en faire. Maintenant, en voilà presque pour un an à ne lire que ce que je voudrais lire. »

1904

Léon Frapié

La Maternelle

Après l'étrange *Force ennemie*, la nouvelle cuvée du prix Goncourt revient au réalisme tout ce qu'il y a de plus académique. Avec *La Maternelle*, une année en immersion dans une école d'un quartier populaire parisien, H.G. Wells s'efface au profit de Charles Dickens. Emile Zola s'invite sur les bancs de l'école, lyrisme en moins, humour en plus. Comme tout bon naturaliste, Léon Frapié s'est abondamment documenté avant d'écrire son roman qui raconte comment une jeune femme, Rose, lettrée et diplômée, licenciée ès lettres, se retrouve contrainte d'accepter un emploi de femme de service à la suite d'un revers de fortune. Son bon parti de fiancé lui a tourné le dos dès lors qu'il a su la dot envolée. Voilà donc la jeune femme engagée par l'école de la rue des Plâtriers, à Ménilmontant, où sur vingt boutiques on ne compte pas moins de quatorze marchands de vin.

Sa documentation, Léon Frapié ne s'est pas mis en peine pour la trouver. Epoux d'une institutrice nommée Rosalie, il s'est nourri de son expérience et des anecdotes qu'elle lui a racontées. Il lui a d'ailleurs dédié son ouvrage : « A une femme qui est la sincère institutrice et qui – par le privilège de l'entière bonté – est, toute fervente aussi, l'épouse et la mère. » Rosalie a exercé une année à deux pas de Ménilmontant et de l'école de la rue des Cendriers qui sert vraisemblablement de modèle à l'écrivain pour décrire celle, fictive, des Plâtriers. Aujourd'hui, l'école n'existe plus, le bâtiment a été réaffecté, mais on peut encore lire sur la façade la promesse républicaine « Liberté-Egalité-Fraternité ».

Le premier roman de Frapié, *L'institutrice de province* (1897), se situait déjà dans le milieu scolaire. De toute sa vie d'auteur, il n'en sortira quasiment jamais. *Le Rappel* avait qualifié ce premier livre de « sourire trempé de larmes sur des élèves terrassés », ce qui n'est pas très éloigné de ce que l'on écrira sur *La Maternelle*. Avec *Marcelin Gayard*, son deuxième ouvrage, il est remarqué par *Le Journal* qui soutient que c'est « un jeune qui fera parler de lui ». Il faut donc attendre *La Maternelle* pour qu'il remporte enfin, avec une critique à peu près unanime, un véritable succès populaire. 440 000 exemplaires vendus ! Le Goncourt, ce n'est

plus seulement un prix doté de 5000 francs, une somme rondelette pour l'époque, mais l'assurance d'une exposition publique qui fera vendre le livre.

Affublé de binocles, d'une paire de moustaches en guidon de vélo et d'un ventre débonnaire, Frapié est fonctionnaire à la Ville de Paris puis à la préfecture de la Seine, au service des nourrices. Il a 41 ans et fréquente épisodiquement le milieu des Lettres en même temps qu'il collabore à *La Petite République*. Il se rendait autrefois à Médan pour y rencontrer Zola qu'il admirait. On le sait ami de Charles-Louis Philippe qui a été écarté du Goncourt 1903 et qui, avec son nouveau roman, devient son rival pour le prix de 1904. Cet employé de bureau qui se lève très tôt pour écrire, avant sa journée de travail, appartient à la veine du roman social. On parle à l'époque d'école populiste avant que ne débarque, dans l'entre-deux-guerres, la littérature dite prolétarienne.

La Maternelle raconte donc la rencontre entre une jeune bourgeoise temporairement déclassée et le monde ouvrier, la découverte de la misère des enfants, au moral comme au physique : des figures hâves, rachitiques, des visages souffreteux qui portent la trace des coups, des tares de l'alcoolisme, du travail auquel ils sont promis jusqu'à leur mort et du manque d'air dans les appartements où ils s'entassent. « Mes pauvres petits, se lamente Rose, vous sentez l'aigre, la crasse, le linge douteux. » Comme elle aime les enfants, les enfants l'aiment et s'accrochent à sa jupe, eux qui ignorent les cajoleries et qui reçoivent des torgnoles plus souvent qu'à leur tour. Certains passages fendent le cœur. On y retrouve Zola, bien entendu, avec ses métaphores à gros sabots comme celle du marronnier planté dans la cour de récréation, enfermé par les murs et qui doit plonger ses racines dans un sol parisien sans humus. Comme les enfants il poussera « sans air, sans chaleur et sans nourriture ». Et puis Hugo, bien sûr, avec ses misérables, ses portraits démoralisant de Cosettes et de Gavroches de cinq ans à l'avenir que l'auteur redoute déjà tout tracé, de chair à travail, chair à plaisir, chair à canon. Peut-être le risque est-il ici de passer des misérables au misérabilisme et de verser dans le moralisme malthusien en s'indignant, comme Rose, des maternités répétées des pauvres femmes, et de la brutalité des hommes qui ne prennent pas leurs précautions.

Une vision manichéenne et monolithique des classes populaires, affreuses, sales et méchantes, au filtre d'un philanthropisme moralisateur ? L'écueil est cependant évité car Frapié se contente de décrire et ne donne pas de leçons. Cela agace d'ailleurs un certain nombre de critiques qui se demandent quel est le but de l'ouvrage. S'il n'y a pas de ciel bleu au loin, un horizon dégagé auquel le lecteur pourra s'accrocher comme à une promesse, alors le livre est noir, désespérant, sans issue. *Germinal*, l'histoire tragique d'une défaite ouvrière, s'achevait au moins sur la prophétie d'une moisson future. Quant à Hugo, il avait foi en l'école salvatrice et

émancipatrice. « Ouvrez des écoles, vous fermerez des prisons ! » Malgré l'amour de Rose pour ses bambins, *La Maternelle* nous oblige à rester les deux pieds englués dans une réalité fangeuse. Frapié ne croit visiblement pas à l'ascenseur social, pas plus qu'à la méritocratie républicaine.

Mais alors, d'où vient donc cet échec d'une école qui doit élever et libérer les enfants de leur gangue de crasse obscure pour les élever au rang de citoyens conscients et responsables ? Pour Léon Frapié, les leçons dispensées ne sont pas adaptées. On enseigne aux enfants l'obéissance aux parents qui ont toujours raison. Mais quand ils frappent leurs gamins ? Quand le père vole les deux sous de la cantine de sa fille pour acheter du tabac ? On leur enseigne la propreté. Mais quand on vit à quatre dans une chambre de bonne ? On leur enseigne la tempérance. Mais quand une femme n'a pas assez d'argent pour acheter du lait, elle sait qu'une ration d'absinthe fera dormir les ventres vides pour le même prix. Entre l'enseignement et la réalité, il y a un abysse. Et l'école, cet îlot de paix et de vertu au milieu d'un quartier violent et vicieux car déshérité, ne peut pas à elle seule changer la société. Une réflexion qui demeure d'actualité. La conclusion de l'ouvrage est d'ailleurs totalement noire. Comme Rose demande à une femme pourquoi elle n'envoie plus sa fille à l'école, celle-ci lui répond en fustigeant les leçons de morale : « C'est pas vrai vos histoires ! [...] L'intérêt c'est de bouffer... J'y ai été à l'école, moi, est-ce que ça m'a empêché de crever de misère ? » La République a-t-elle menti ? Entretient-elle la résignation en dispensant des valeurs déconnectées du social ? Les journaux de gauche le soutiennent en applaudissant Frapié.

« Ça pue le paupérisme de Paris et la crasse des gosses, c'est nerveux, pris sur le vif », se réjouit Huysmans qui votera sans hésitation pour Frapié. A la veille de la remise du prix, les journalistes y vont de leurs pronostics. Longtemps Emile Guillaumin et sa *Vie d'un simple* a tenu la corde, mais la parution de *La Maternelle* a tout remis en cause. Trois jours avant le verdict, *Le Gaulois* compte les points : après les multiples repas au Café de Paris, avenue de l'Opéra – les dix ont déserté le restaurant Champeaux –, il ne reste plus que quatre prétendants. Outre Guillaumin et Frapié, Charles-Louis Philippe et Marius Ary-Leblond ont leurs chances. Mais en recueillant les inclinations des uns et des autres, le journal pense pouvoir annoncer que Frapié l'emportera au second tour, la voix de Huysmans comptant double en cas de partage des suffrages, en tant que président de l'Académie. Octave Mirbeau dit admirer le style naturel et spontané de Guillaumin, mais il prédit lui aussi que Frapié sera le futur lauréat. Le 7 décembre au soir, les journalistes littéraires campent donc stoïquement devant le Café de Paris, malgré le froid glacial. *Le Gaulois* avait vu juste. Après un premier tour où Frapié obtient quatre voix, il l'emporte au second avec six. Vers 22 heures, à l'heure des cigares et des liqueurs, certains

critiques n'y tiennent plus et vont aux nouvelles. Le jury ne voulant pas être assailli par des fâcheux au moment de la digestion, il leur fait savoir par le maître d'hôtel que le résultat de sa délibération est à la caisse ! C'est donc la caissière qui leur apprend que le prix Goncourt est décerné à Léon Frapié. « On ne saurait être moins académique », remarque poliment *Le Temps*. En réalité, on fait difficilement plus désinvolte.

Ce prix Goncourt si peu contesté est cependant à l'origine d'une bronca féministe. L'auteur de *La Maternelle* n'y est pour rien, lui qui fait montre de ses opinions égalitaires, mais l'Académie est en cause. En effet, un livre méritant qui a franchi toutes les réunions, *La conquête de Jérusalem*, signé par Mme Myriam Harry, a finalement été mis de côté le 7 décembre 1904. Karl-Joris Huysmans, s'en explique ainsi : « Nous aurions couronné sans conteste *La conquête de Jérusalem*, mais l'auteur est une femme et nous ne pouvions vraiment créer ce précédent fâcheux. » Ainsi la littérature aurait un sexe, et il n'est pas question pour l'Académie de récompenser une femme quand elle est en compétition avec des hommes d'égal mérite. La revue féminine illustrée *La vie heureuse* s'en émeut et décide d'attribuer un prix en réunissant un jury exclusivement composé de femmes. En janvier 1905, elle l'attribue évidemment à Myriam Harry, l'exclue du Goncourt. L'académicien Léon Daudet s'en moque : « Les jugements féminins en matière de littérature diffèrent et différencieront toujours des jugements masculins. » En raison de la subjectivité soi-disant inhérente à leur sexe et de leur émotivité, les femmes seraient incapables d'apprécier un livre comme un homme. Sans commentaires ! Le prix *Vie heureuse*, décerné chaque année, deviendra Femina à partir de 1922. Quant au Goncourt, il faudra attendre 1944 et Elsa Triolet pour que la plus prestigieuse des récompenses soit enfin ouverte aux femmes.